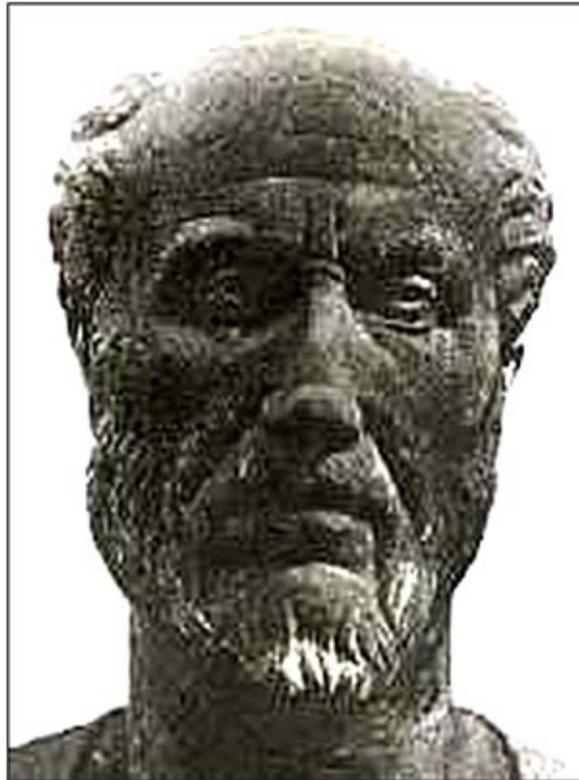


PORPHYRE



Vie de Plotin





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Porphyre

Vie de Plotin

Suivi de

Plotin

et les Mystères d'Éleusis

Par F. Picavet



© Arbre d'Or, Genève, juin 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

VIE DE PLOTIN

Le philosophe Plotin, qui a vécu de nos jours, paraissait honteux d'avoir un corps. Aussi ne parlait-il jamais ni de sa famille, ni de sa patrie; et il ne voulut pas souffrir qu'on fit ni son portrait, ni son buste. Un jour qu'Amélius le pria de se laisser peindre: «N'est-ce pas assez, lui dit-il, de porter cette figure dans laquelle la nature nous a renfermés, sans en transmettre la ressemblance à la postérité, de même que quelque chose qui en vaudrait la peine?» Comme il persistait toujours à lui refuser cette marque de complaisance, Amélius pria Cartérius le plus fameux peintre de ce temps-là, d'aller à l'auditoire de Plotin; car y allait qui voulait: à force de le regarder, il se remplit tellement l'imagination de sa figure, qu'il le peignit de mémoire. Amélius le dirigeait, en sorte que le portrait fut très ressemblant. Tout cela se passa sans que Plotin en eût connaissance.

II. Il était fort sujet à la colique: cependant il ne voulut jamais prendre de remède, persuadé qu'il était indigne d'un homme grave, de se soulager par ce moyen. Il ne prit jamais de thériaque, parce que, disait-il, il ne voulait point se nourrir de la chair d'aucun animal familier. Il ne se baignait point: il se contentait de se faire frotter tous les jours chez lui. Ceux qui lui rendaient ce service étant morts de la peste, il cessa de se faire frotter; et cette interruption lui procura de grands maux de gorge, dont on ne s'apercevait point, tant que j'ai été avec lui: après que je l'eus quitté, son mal de gorge s'aigrit à un tel point qu'il était toujours enroué, que sa vue se troubla et qu'il lui survint des ulcères aux pieds et aux mains. C'est ce que m'apprit à mon retour mon ami Eustochius, qui demeura avec lui jusqu'à sa mort. Ces incommodités ayant empêché ses amis de le voir avec la même assiduité, il se retira à la campagne, dans un bien qui avait appartenu à Zethus un de ses anciens amis qui était mort. Ce qui lui était nécessaire lui était fourni de la terre même de Zethus, et de

VIE DE PLOTIN

Minturnes de la part de Castricius qui y avait du bien. Lorsqu'il fut prêt de mourir, Eustochius qui demeurait à Pouzoles, fut quelque temps à venir le trouver. C'est lui-même qui me l'a raconté. Plotin lui dit : « Je vous attends ; je suis actuellement occupé à renvoyer à la divinité ce qu'il y a en moi de divin. » Alors un dragon qui était sous le lit dans lequel il était couché, se glissa dans un trou qui était dans la muraille, et Plotin rendit l'esprit. Il avait pour lors soixante six ans. L'empereur Claude finissait la seconde année de son règne. J'étais pour lors à Lilibée. Amélius était à Apamée de Syrie, Castricius à Rome ; Eustochius était seul près de Plotin. Si nous remontons depuis la seconde année de Claude jusqu'à soixante et six ans au-delà, nous trouverons que la naissance de Plotin tombe dans la treizième année de l'empire de Sévère. Il n'a jamais voulu dire ni le mois, ni le jour qu'il était né, parce qu'il ne voulait point qu'on célébrât le jour de sa naissance, ni par des sacrifices, ni par des repas. Cependant lui-même sacrifiait et régalaient ses amis les jours de la naissance de Platon ; et il fallait que ce jour là ils fissent un discours, lorsqu'ils le pouvaient, lequel était lu en présence de l'assemblée. Voici ce que nous avons appris de lui-même, dans les diverses conversations que nous avons eues avec lui.

III. Il était entre les mains d'un précepteur, et avait déjà huit ans, qu'il avait encore une nourrice. Un jour qu'il voulait la têter, elle se plaignit de son importunité, ce qui lui fit tant de honte qu'il n'y retourna plus. Etant âgé de vingt-huit ans, il se donna tout entier à la philosophie. On le recommanda aux maîtres qui avaient pour lors le plus de réputation dans Alexandrie. Il revenait toujours de l'auditoire triste et chagrin. Il fit part de ses dispositions à un de ses amis, qui le mena entendre Ammonius, que Plotin ne connaissait pas. Dès qu'il l'eut entendu, il dit à son ami : « Voici celui que je cherchais ; » et depuis ce jour il resta assidument près d'Ammonius. Il prit un si grand goût pour la philosophie, qu'il se proposa d'étudier celle des Perses et celle des Indiens. Lorsque l'empereur Gordien se prépara à faire son expédition contre les Perses, Plotin se mit à la suite de l'armée, ayant pour lors trente neuf ans. Il avait été dix à onze ans

VIE DE PLOTIN

entiers près d'Ammonius. Gordien ayant été tué en Mésopotamie, Plotin eut assez de peine à se sauver à Antioche. Il revint à Rome âgé de quarante ans, lorsque Philippe était empereur. Hérenius, Origène et Plotin étaient convenus de tenir secrète la doctrine qu'ils avaient apprise d'Ammonius. Plotin observa cette convention. Hérenius fut le premier qui la viola, ce qui fut imité par Origène. Ce dernier écrivit un livre sur les éémons ; et sous l'empire de Gallien il en fit un autre, pour prouver que le prince est le seul poète¹. Plotin fut longtemps sans rien écrire. Il se contentait d'enseigner de vive voix ce qu'il avait appris d'Ammonius. Il passa de la sorte dix années entières à instruire quelques disciples ; mais comme il permettait qu'on lui fit des questions, il arrivait souvent que l'ordre manquait, et que cela dégènerait en bagatelles, ainsi que je l'ai su d'Amélius, qui se mit au nombre de ses disciples la troisième année du séjour de Plotin à Rome. C'était la troisième année de l'empire de Philippe. Il demeura avec lui jusqu'à la première année de l'empire de Claude, c'est à dire, vingt-quatre ans. Il sortait de l'école de Lisimaque. C'était le plus laborieux de tous ceux qui étudiaient en même temps que lui. Il avait écrit, rassemblé, et savait presque par cœur tous les ouvrages de Numenius. Il composa cent Volumes de ce qu'il avait ouï dire à Plotin dans ses conférences ; et il laissa ces remarques à Justin Hésichius d'Apamée, son fils adoptif.

IV. La dixième année de l'empire de Gallien, je partis de Grèce pour Rome avec Antoine de Rhodes. J'y trouvai Amélius, qui depuis dix-huit ans étudiait sous Plotin. Il n'avait encore osé rien écrire, si ce n'est quelques livres de ses remarques, dont le nombre n'allait pas encore jusqu'à cent. Plotin avait pour lors cinquante-neuf ans. J'en avais trente lorsque je m'attachai à lui. Il commença à écrire sur quelques questions qui se présentèrent la première année de Gallien ; et la dixième, qui est celle où je le connus pour la première fois, il avait déjà écrit vingt et un livres qui n'avaient été communiqués qu'à un

¹ M. de Valois a cru que cet Origène, qui n'est pas le fameux Origène, avait voulu faire sa cour par cet ouvrage à l'empereur Gallien, qui passait pour être grand poète. V. Tillemont, *Vie de Gallien*, art. I, *Hist. Des Emp.*, t. 3, p. 98.

VIE DE PLOTIN

très petit nombre de personnes. On les donnait difficilement. C'était avec précaution ; et il fallait être assuré du caractère de ceux qui les recevaient. Comme il n'avait point mis de titres à ses livres, chacun y avait mis ceux qu'il avait jugé à propos².

V. Je demeurai avec lui cette année, et les cinq autres suivantes. J'étais allé dix ans auparavant à Rome. Plotin pour lors ne travaillait point. Il se contentait d'instruire de vive voix ceux qui allaient à son auditoire. Dans ces six ans on examina plusieurs questions dans les conférences qu'il tenait. Amélius et moi le priant instamment d'écrire, il fit deux livres, pour prouver que l'unité se trouve dans le tout. Il en fit encore deux autres, pour faire voir que ce qui est au dessus de l'être, n'est point intelligent : ce que c'est que la première intelligence, et ce que c'est que la seconde³.

VI. Lorsque j'étais en Sicile, où je me retirai vers la quinzième année de l'empire de Gallien, il fit cinq livres, qu'il m'envoya : *Du Bonheur* ; *De la Providence* en deux Livres ; *Des Substances intelligentes, et de celles qui sont au dessus*, et *De l'amour*. Il m'envoya ces ouvrages la

² Porphyre ajoute que les titres les plus reçus étaient les suivants : *Du beau, De l'immortalité de l'âme, Du destin, De l'essence de l'âme, De l'entendement, Des idées de l'être, De la descente de l'âme dans les corps, Comment est procédé ce qui est après le premier être, De l'amitié, Si toutes les âmes ne font qu'une, Du bon et de l'unité des trois principales substances, De la génération et de l'ordre des êtres qui sont après le premier, Des deux matières, Différentes réflexions du mouvement circulaire, Du Démon qui est échu à chacun de nous, Quand il est raisonnable de sortir de cette vie-ci, De la qualité, S'il y a des idées pour les choses singulières, Des vertus, De la dialectique, Comment l'âme tient le milieu entre les substances indivisibles à celles qui font divisibles ?*

³ On lit ensuite dans Porphyre les titres de 21 Livres de Plotin ; les voici : *De ce qui est en puissance ; De ce qui est en acte ; De l'impossibilité des choses incorporelles ; Trois Livres sur l'âme ; Comment nous voyons ; De la contemplation du beau intelligible ; Que les choses intelligibles ne sont pas au delà de l'entendement ; Du bon ; Contre les Gnostiques ; Des nombres ; Pourquoi ce que l'on voit de loin paraît plus petit ; Si le bonheur consiste dans l'étendue du temps ; Du mélange de toutes choses ; Comment la multitude des idées subsiste ; Du bon ; Du volontaire ; Du monde ; Du sentiment et de la mémoire ; Des genres de l'être ; Trois Livres de l'Éternité et du temps*. Ces vingt-quatre Livres furent composés pendant les six ans que Porphyre demeura avec Plotin, et ils en faisaient quarante-cinq avec les vingt et un qui étaient achevés avant que Porphyre allât à Rome.

VIE DE PLOTIN

première année de l'empire de Claude, et au commencement de la seconde. Peu de temps avant que de mourir, il m'envoya les cinq suivants : *Ce que c'est que le mal* ; *Si les astres ont quelques influences* ; *Ce que c'est que l'Homme* ; *Ce que c'est que l'Animal* ; *Du premier Bien*, et *Du Bonheur*. Tous ces ouvrages ensemble sont cinquante quatre livres. Les uns ont été écrits dans la jeunesse de l'auteur, les autres lorsqu'il était dans toute sa force ; et enfin les derniers, lorsque son corps était déjà fort affaîssé : ils se ressentent de l'état dans lequel il était lorsqu'il les composait. Les vingt et un premiers sont faibles. Ceux qu'il a écrits dans le milieu de sa vie sont des témoignages qu'il était dans toute la force de son esprit. On peut regarder ces vingt quatre livres comme parfaits, si l'on en excepte quelques petits endroits. Les neuf derniers sont moins forts que les autres ; et de ces neufs, les quatre derniers sont les plus faibles.

VII. Il eut un grand nombre d'auditeurs et de disciples que l'amour de la Philosophie attirait à son auditoire. Amélius de Toscane était de ce nombre. Son vrai nom était Gentilianus. Il avait aussi pour disciple très assidu Paulin de Scithople, qu'Amélius surnommait le petit. Custochius d'Alexandrie, médecin, fut connu de lui sur la fin de sa vie, et il resta avec Plotin jusqu'à la mort de ce philosophe. Tout occupé de la seule doctrine de Plotin, il devint un vrai philosophe. Zoricus s'attacha aussi à lui. Il était critique, et poète en même temps. Il corrigea les ouvrages d'Antimaque ; et il mit en très beaux vers la fable de l'île Atlantide. Sa vue baissa ; et il mourut peu de temps avant Plotin. Paulin était mort aussi lorsque Plotin mourut. Zéthus était un de ses disciples ; il était originaire d'Arabie, et avait épousé la fille de Théodose ami d'Ammonius. Il était médecin, et très agréable à Plotin qui chercha à le retirer des affaires publiques dont il se mêlait. Il vécut avec lui dans une très grande liaison, il se retira même à la campagne de Zéthus éloignée de six milles de Minturnes. Castricius, surnommé Firmus, avait acheté ce bien. Personne de notre temps n'a plus aimé les gens de mérite que Firmus. Il avait pour Plotin la plus grande vénération. Il rendait à Amélius les mêmes services qu'aurait pu lui rendre un bon domestique ; il avait pour moi

VIE DE PLOTIN

les mêmes attentions qu'un frère. Cependant cet homme si attaché à Plotin était dans le train des affaires publiques. Plusieurs sénateurs venaient aussi l'écouter. Marcellus, Orontius, Sabinillus et Rogatien firent sous lui de très grands progrès en philosophie. Ce dernier qui était aussi du Sénat, s'était tellement détaché des choses de la vie qu'il avait abandonné ses biens, renvoyé tous ses domestiques et renoncé à ses dignités. Devant être nommé Préteur, les Licteurs l'attendant, il ne voulut point sortir, ni faire aucun exercice de cette dignité : il ne voulut pas même habiter dans sa maison. Il allait chez ses amis ; il y mangeait, il y couchait ; il ne mangeait que de deux jours l'un ; et par cette conduite, après avoir été gouteux à un tel point qu'il fallait le porter dans son siège, il reprit ses forces, et étendit les mains avec autant de facilité que ceux qui professent les arts mécaniques, quoiqu'auparavant il ne pût faire aucun usage de ses mains. Plotin avait beaucoup d'amitié pour lui. Il en faisait de grands éloges, et il le proposait comme devant servir de modèle à tous ceux qui voulaient devenir philosophes. Sérapion d'Alexandrie fut aussi son disciple. Il avait d'abord été Rhéteur. Il s'appliqua ensuite à la Philosophie. Il ne put cependant se guérir ni de l'avidité des richesses, ni de l'usure. Plotin me mit aussi au nombre de ses amis, et il daigna me charger de donner la dernière main à ses ouvrages.

VIII. Il écrivait ; mais il n'aimait pas à retoucher ce qu'il avait une fois écrit, ni même à relire ce qu'il avait fait, parce que ses yeux fatiguaient lorsqu'il lisait. Le caractère de son écriture n'était pas beau. Il ne distinguait point les syllabes, et il avait très peu d'attention à l'orthographe. Il n'était occupé que du sens des choses auxquelles il donnait son attention ; et il fut continuellement jusqu'à sa mort dans cette habitude, ce qui était pour nous tous un sujet d'admiration. Lorsqu'il avait finit un ouvrage dans sa tête et qu'ensuite il écrivait ce qu'il avait médité, il semblait qu'il copiait un livre. Cela ne l'empêchait pas de faire la conversation sur d'autres matières ; et lorsque celui avec lequel il s'entretenait s'en allait, il ne relisait pas ce qu'il avait écrit pendant qu'ils parlaient ensemble. C'était pour ménager sa vue, comme nous l'avons déjà dit. Il continuait d'écrire, comme

VIE DE PLOTIN

si la conversation n'eût mis aucun intervalle à son application. Son esprit était toujours occupé de lui, et de ceux qui étaient avec lui. Le seul sommeil pouvait interrompre son attention. Il ne dormait guère. Ses méditations continuelles étaient un obstacle au sommeil, aussi bien que sa grande sobriété. Car souvent il ne mangeait pas même de pain.

IX. Il y avait des femmes qui lui étaient fort attachées: Gémina chez laquelle il demeurait, la fille de celle-ci qu'on appelait aussi Gémina, Amphiclée fille d'Ariston et femme du fils de Jamblique, toutes trois aimant beaucoup la philosophie. Plusieurs hommes et femmes de condition étant prêts de mourir, lui confièrent leurs enfants de l'un et de l'autre sexe avec tous leurs biens, comme à un dépositaire irréprochable: ce qui faisait que sa maison était remplie de jeunes garçons et de jeunes filles, entre lesquels était Potamon que Plotin prit plaisir à élever et qu'il faisait parler sur les matières les plus importantes. Il examinait avec exactitude les comptes de leurs tuteurs; et il disait que jusqu'à ce que ces jeunes gens s'adonnassent tout entiers à la philosophie, il fallait avoir soin de leurs biens, et les faire jouir de tous leurs revenus. Ces occupations ne l'empêchaient point d'avoir une attention continuelle aux choses intellectuelles. Il était doux et d'un accès facile à tous ceux qui vivaient avec lui. Il demeura vingt six ans entiers à Rome. Il fut souvent choisi pour arbitre. Jamais il ne fut brouillé avec aucun homme en place.

X. Entre ceux qui faisaient profession de philosophe, il y en avait un nommé Olympius. Il était d'Alexandrie; il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius. Il traita Plotin avec mépris, parce qu'il voulait avoir plus de réputation que lui. Il employa des opérations magiques pour lui nuire; mais s'étant aperçu que son entreprise retombait sur lui-même, il convint avec ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle rétorquait sur ses ennemis leurs mauvais desseins. Plotin s'étant aperçu des projets qu'Olympius formait contre lui, dit: «Le corps d'Olympius est présentement en convulsion.» Celui-ci ayant donc éprouvé plusieurs fois

VIE DE PLOTIN

qu'il souffrait les mêmes maux qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin de le persécuter. Plotin avait eu de la nature des avantages que les autres hommes n'en avaient pas reçu. Un prêtre égyptien fit un voyage à Rome. Il fit connaissance avec Plotin par le moyen d'un ami commun. Il se mit en tête de donner des preuves de sa sagesse. Il pria Plotin de venir avec lui à un spectacle qu'il se proposait de donner. Il avait un démon familier qui lui obéissait dès qu'il l'appelait. La scène devait se passer dans une chapelle d'Isis. L'Égyptien assûrait qu'il n'avait trouvé que ce seul endroit pur dans Rome. Il invoqua son démon, afin qu'il parût. Mais à sa place on vit paraître un dieu qui n'était point de l'ordre des démons, ce qui fit dire à l'Égyptien: «Vous êtes heureux, Plotin: vous avez pour démon un Dieu.» On ne fit aucune question. On ne vit rien de plus, l'ami qui gardait les oiseaux les ayant étouffés, soit par jalousie, soit par crainte. Plotin qui avait pour génie un dieu, avait une attention continuelle pour ce divin gardien. C'est ce qui lui fit entreprendre un ouvrage *Sur le démon* que chacun de nous a en partage. Il tâche d'y expliquer les différences des génies qui veillent sur les hommes. Amélius, qui était fort exact à sacrifier et qui célébrait avec soin les sacrifices des fêtes et de la nouvelle Lune, pria un jour Plotin de venir avec lui assister à un sacrifice. Plotin lui répondit: «C'est à ces Dieux à venir me chercher, et non pas à moi à aller les trouver.» Nous ne pûmes comprendre pourquoi il tenait un discours dans lequel il paraissait tant de vanité; et nous n'osâmes pas lui en demander la raison.

XI. Il avait une si parfaite connaissance du caractère des hommes et de leurs façons de penser qu'il devinait ce qu'on voulait cacher, et qu'il prévoyait ce que chacun de ceux avec qui il vivait deviendrait quelque jour. On avait volé un collier magnifique à Chione. C'était une veuve respectable qui demeurait chez lui avec ses enfants. On fit venir tous les domestiques. Plotin les envisagea tous et en montrant l'un d'eux: c'est celui-ci qui a fait le vol, dit-il. On lui donna les étrivières: il nia longtemps; enfin il avoua et rendit le collier. Il tirait l'horoscope de tous les jeunes gens qui le voyaient. Il assûra que Polémon aurait de la disposition à l'amour et qu'il vivrait peu de

VIE DE PLOTIN

temps, et c'est ce qui arriva. Il s'aperçut que j'avais dessein de sortir de la vie. Il vint me trouver dans sa maison, où je demeurais. Il me dit que ce projet ne supposait pas un état bien sensé ; que c'était l'effet de la mélancolie. Il m'ordonna de voyager. Je lui obéis. J'allai en Sicile, pour y écouter Probus célèbre philosophe qui demeurait à Lilibée. Je perdis ainsi la fantaisie de mourir. Mais je fus privé du plaisir de demeurer avec Plotin jusqu'à sa mort.

XII. L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine sa femme avaient une considération particulière pour Plotin. Comptant donc sur leur bonne volonté, il les pria de faire rebâtir une ville de Campanie qui était ruinée, de la lui donner avec tout son territoire, afin qu'il la fit habiter par des philosophes, et qu'il y établît les lois de Platon. Son intention était de lui donner le nom de Platonople, et d'y aller demeurer avec ses disciples. Il eût facilement obtenu ce qu'il demandait, si quelques-uns des courtisans de l'empereur ne s'y fussent opposés, ou par jalousie, ou par quelque autre mauvaise raison.

XIII. Il parlait très à propos dans ses conférences. Il savait trouver sur le champ les réponses qui convenaient. Sa prononciation n'était pas exacte : et il conservait cette inexactitude dans son écriture ; lorsqu'il parlait, il semblait que l'on voyait son âme sur son visage qui était comme enflammé. Il était d'une figure agréable. Il n'était jamais plus beau que lorsqu'on lui faisait des questions. On voyait comme une légère rosée sortir de ses pores. La douceur brillait sur son visage. Il répondait avec bonté et solidité. Je l'interrogeai pendant trois jours, pour apprendre de lui l'union du corps avec l'âme. Il passa tout ce temps à me démontrer ce que je voulais savoir. Un certain Thaumasius lui faisant des questions communes, je l'interrompis pour faire moi-même les questions. Thaumasius s'y opposa ; mais Plotin prétendit que c'était le seul moyen de parvenir à l'éclaircissement des difficultés.

XIV. Il était fort concis dans ce qu'il écrivait. L'on y remarque un très grand sens. Il y a plus de pensées que de mots. L'enthousiasme

VIE DE PLOTIN

et le pathétique se trouvent chez lui. Il a répandu dans ses livres plusieurs dogmes secrets des Stoïciens et des Péripatéticiens. Il a fait aussi usage des ouvrages métaphysiques d'Aristote. Il savait la géométrie, l'arithmétique, la mécanique, l'optique, la musique, quoiqu'il n'eût pas grande envie de travailler sur ces diverses sciences. On lisait dans ses conférences les *Commentaires* de Sévère, de Cronius, de Numénius, de Gaius et d'Atticus; on lisait aussi les ouvrages des Péripatéticiens, d'Aspasius, d'Alexandre, d'Adraste; et les autres qui se rencontraient. Ces lectures ne se faisaient pas tout de suite. Plotin avait des sentiments particuliers fort différents de ceux de ces philosophes. Il suivait la méthode d'Ammonius. Dans les examens, il se remplissait de ce qu'il avait lu; et après avoir réfléchi profondément, il se levait. On lui lut un jour un traité sur les principes de Longin qui aimait les antiquités. Longin, dit-il, est un homme de lettres, mais il n'est nullement philosophe. Origène vint une fois dans son auditoire. Plotin rougit, et voulut se lever. Origène le pria de continuer. Plotin répondit que l'envie de parler cessait lorsqu'on était persuadé que ceux que l'on entretenait savaient ce qu'on avait à leur dire, et après avoir parlé encore quelque peu de temps, il se leva.

XV. Un jour qu'à la fête de Platon je lisais un poème sur le mariage sacré, quelqu'un dit que j'étais fou, parce qu'il y avait dans cet ouvrage de l'enthousiasme et du mystique. Plotin reprit la parole, et dit d'une façon à être entendu de tout le monde: «Vous venez de nous prouver que vous êtes en même temps poète, philosophe et initié dans les mystères sacrés.» Le rhéteur Diophane avait là une apologie de ce que dit Alcibiade dans le banquet de Platon. Il voulait y prouver qu'un disciple qui cherchait à s'exercer dans la vertu, devait avoir une complaisance absolue pour son maître, qui avait de l'amour pour lui. Plotin se leva plusieurs fois, comme pour sortir de l'assemblée. Il se retint cependant; et après que l'auditoire se fut séparé, il m'ordonna de réfuter ce discours. Diophane n'ayant pas voulu me le donner, je me rappelai les arguments que je réfutai, et je lus mon ouvrage devant les mêmes auditeurs qui avaient entendu celui de Diophane. Je fis un si grand plaisir à Plotin, qu'il répéta plu-

VIE DE PLOTIN

sieurs fois pendant que je lisais : «Frappez⁴ ainsi, et vous deviendrez la lumière des hommes.» Eubule qui professait à Athènes la doctrine de Platon, lui ayant envoyé des écrits sur quelques questions platoniques, il voulut qu'on me les donnât pour les examiner, et afin que je lui en fisse mon rapport. Il étudia aussi les règles des astrologues ; mais ce n'était pas pour le devenir ; et ayant découvert qu'il ne fallait pas se fier à leurs promesses, il prit la peine de les réfuter plusieurs fois dans ses ouvrages.

XVI. Il y avait dans ce temps-là des Chrétiens et des partisans de l'ancienne philosophie, entre autres Adelphius et Paulin. Ils avaient les ouvrages d'Alexandre de Libye, de Philocomus, de Démocrate et de Lidus. Ils portaient avec eux les Livres mystiques de Zoroastre, de Zostrien, de Nicothée, d'Allogène, de Mésus, et de plusieurs autres. Ils trompaient un grand nombre de personnes, et ils étaient eux-mêmes trompés dans la persuasion où ils étaient que Platon n'avait pas pénétré dans la profondeur de la substance intelligente. C'est pourquoi Plotin les réfuta dans ses conférences ; et il écrivit contre eux un livre que nous avons intitulé : *Contre les Gnostiques*. Il me laissa le reste à examiner. Amélius composa jusqu'à quarante livres pour réfuter celui de Zostrien, et moi j'apportai plusieurs arguments, pour faire voir que le livre attribué à Zoroastre était supposé depuis peu, et fait par ceux de cette secte, qui voulaient persuader que leurs dogmes avaient été enseignés par l'ancien Zoroastre.

XVII. Les Grecs prétendaient que Plotin s'était approprié les sentiments de Numénius. Triphon qui était stoïcien et platonicien, le dit à Amélius, lequel fit un livre, auquel nous avons donné le titre : *De la différence entre les dogmes de Plotin et ceux de Numénius*. Il me le dédia à moi *le Roi*. Car c'était mon nom, avant que je m'appellasse Porphyre. On m'appellait Malc dans la langue de mon pays. C'était le nom de mon père ; et Malc répond au mot grec qui signifie *Roi*. Longin qui a dédié à Cléodame et à moi son livre *De la Véhémence*, m'appelle Malc en tête de cet ouvrage ; et Amélius a traduit ce nom en grec.

⁴ Vers d'Homère

«Amélius⁵ au Roi, salut. Vous savez bien que, jusqu'à présent, j'ai gardé le silence à l'occasion de quelques discours qui ont été répandus par des gens célèbres d'ailleurs, qui ont intention de faire croire que les sentiments de notre ami ne sont autres que ceux de Numénius d'Apamée. Il est constant que ces reproches ne viennent que de l'envie de parler. Non contents de ce reproche, ils osent dire que ses ouvrages sont plats, remplis de minuties et de misères. Puisque vous croyez qu'il faut profiter de l'occasion, pour rappeler dans notre mémoire une philosophie qui nous a tant plu et pour justifier un aussi grand homme que notre ami Plotin, quoique je sache que sa doctrine a été reçue avec succès depuis longtemps, je satisfais cependant à ce que je vous ai promis par cet ouvrage que j'ai fini en trois jours comme vous le savez. J'ai besoin de votre indulgence. Ce n'est point un livre fait avec examen : ce sont seulement des réflexions que j'ai trouvées dans des écrits que j'ai faits autrefois et que j'ai arrangées comme cela s'est rencontré. Vous aurez la bonté de me réformer si je m'éloigne des sentiments de Plotin. Je n'ai eu d'autre intention que celle de vous faire plaisir. Portez-vous bien.»

XVIII. J'ai rapporté cette lettre, non seulement pour faire voir que quelques-uns, du temps même de Plotin, prétendaient que ce philosophe se faisait honneur de la doctrine de Numénius, mais aussi qu'on le traitait de diseur de bagatelles ; en un mot qu'on le méprisait, parce qu'on ne l'entendait pas. C'était un homme bien éloigné du caractère et de la vanité des sophistes. Il semblait être en conversation avec ses disciples, lorsqu'il était dans son auditoire. Il ne se pressait pas de découvrir les profondeurs de son système. Je l'éprouvais bien dans les commencements que je l'écoutais. Je voulus l'engager à s'expliquer davantage par l'ouvrage que je fis contre lui, pour prouver que ce que l'on conçoit est hors l'entendement. Il voulut qu'Amélius le lui lût et, après qu'il en eut fait la lecture, Plotin lui dit en riant : «Ce serait à vous à résoudre ces difficultés que Porphyre ne m'a faites que parce qu'il n'entend pas bien mes sentiments.» Amélius fit un assez gros

⁵ Lettre d'Amélius à Porphyre.

livre pour répondre à mes objections. Je répliquai. Amélius écrivit de nouveau. Ce troisième ouvrage me mit plus au fait de la matière, et je changeai de sentiment. Je lus ma rétractation dans une assemblée. Depuis ce temps j'ai eu une confiance entière dans tous les ouvrages de Plotin. Je le priai de donner la dernière perfection à ses écrits et d'expliquer un peu plus au long sa doctrine. Il disposa aussi Amélius à faire quelques ouvrages.

XIX. On verra quelle idée Longin avait de Plotin, par une réponse qu'il me fit. J'étais en Sicile. Il souhaitait que j'allasse le trouver en Phénicie, et que je portasse avec moi les ouvrages de Plotin; il me mandait: «Envoyez-moi, je vous prie, ces ouvrages, ou plutôt apportez-les avec vous, car je ne me laisserai point de vous prier de voyager de ce côté-ci préférablement à tous les autres pays, quand ce ne serait qu'à cause de notre ancienne amitié et de la température modérée de l'air, qui est un excellent préservatif contre la faiblesse du corps dont vous vous plaignez. Car je ne prétends pas qu'en venant me voir, je vous mettrai en état d'acquérir quelque nouveau degré de science. Ne comptez pas trouver ici rien de nouveau, ni même des écrits des anciens philosophes que vous croyez être perdus. Il y a une si grande disette de copistes, qu'à peine en ai-je pu trouver un qui ait voulu abandonner son travail ordinaire pour transcrire les ouvrages de Plotin que j'ai revus, depuis tout le temps que je suis en ce pays-ci. Je crois avoir tous ses ouvrages que vous avez envoyés. Mais ils sont imparfaits et remplis de fautes. Je m'étais persuadé que notre ami Amélius avait corrigé le mal qu'avaient fait les copistes; mais il a eu des occupations plus pressantes que celle-là. Je ne sais quel usage faire des livres de Plotin, quelque passion que j'aie d'examiner ce qu'il a écrit sur l'âme et sur l'être: ce sont précisément ceux de ses ouvrages qui sont les plus corrompus. Je voudrais donc que vous me les envoyassiez écrits exactement. Je les lirais, et je vous les renverrais promptement. Je vous répète encore de ne pas les envoyer, mais de les apporter vous-même avec les autres ouvrages de Plotin qui auraient pu échapper à Amélius. J'ai recueilli avec soin tous ceux qu'il a apportés ici. Car pourquoi ne rechercherais-je pas avec em-

pressement des ouvrages si estimables? Je vous ai dit de près, de loin, et lorsque vous étiez à Tyr, qu'il y avait dans Plotin plusieurs raisonnements que je ne comprenais point parfaitement; mais que j'aimais et que j'admirais sa façon d'écrire, son style serré et plein de force, et la disposition vraiment philosophique de ses dissertations. Je suis persuadé que ceux qui cherchent la vérité doivent mettre les ouvrages de Plotin de pair avec ceux des plus grands hommes.»

XX. Je me suis fort étendu, pour faire voir ce que le plus grand critique de nos jours, et qui avait examiné presque tous les ouvrages de son temps, pensait de Plotin. Il l'avait d'abord méprisé, parce qu'il s'en était rapporté à des ignorants. Il s'était persuadé que l'exemplaire de ses ouvrages qu'il avait eu par Amélius, était corrompu, parce qu'il n'était pas encore accoutumé au style de ce philosophe: cependant si quelqu'un avait les ouvrages de Plotin dans leur pureté, c'était certainement Amélius, qui les avait copiés sur les originaux mêmes. J'ajouterai encore ce que Longin a dit, dans ce même ouvrage, de Plotin, d'Amélius et des autres philosophes de son temps, afin que l'on soit plus au fait de ce que pensait ce grand critique. Le livre a pour titre: *De la fin, contre Plotin et Gentilianus Amélius*. En voici le commencement. «Il y a eu, Marcellus, plusieurs philosophes de notre temps, et surtout dans notre jeunesse. Il est inutile de nous plaindre du petit nombre qu'il y en a présentement; mais lorsque nous étions jeunes, plusieurs personnes s'étaient acquises de la réputation dans la philosophie. Nous les avons tous vus, parce que nous avons voyagé de bonne heure avec nos pères, qui nous ont menés chez un grand nombre de nations, et dans plusieurs villes. Parmi ces philosophes, les uns ont laissé leur doctrine par écrit, dans le dessein d'être utiles à la postérité, les autres ont cru qu'il leur suffisait d'expliquer leurs sentiments à leurs disciples. Du nombre des premiers étaient les Platoniciens, Euclide, Démocrite, Proclius qui habitait dans la Troade, Plotin et son ami Gentilianus Amélius, qui sont établis présentement à Rome; les stoïciens Thémistocle, Phébion, et Annius et Médius, qui étaient célèbres il n'y a pas longtemps; et le péripatéticien Héliodore d'Alexandrie. Quant à ceux qui n'ont pas jugé à pro-

VIE DE PLOTIN

pos d'écrire, il faut placer Ammonius et Origène, platoniciens avec lesquels nous avons beaucoup vécu, et qui excellaient entre tous les philosophes de leur temps, Théodote et Eubule successeurs de Platon à Athènes. Si quelques uns d'eux ont écrit, comme Origène *Des démons*, Eubule des *Commentaires sur le Philèbe, sur le Gorgias*, des *Remarques* sur ce qu'Aristote a écrit contre *la République* de Platon, ces ouvrages ne sont pas assez considérables pour que les auteurs puissent être mis au rang de ceux qui ont fait leur principale occupation d'écrire; car ce n'est que par occasion qu'ils ont fait ces petits ouvrages. Les stoïciens, Ermine, Lysimache, Athénée et Musonius, qui ont vécu à Athènes, les péripatéticiens, Ammonius et Musonius, les plus habiles entre tous ceux qui ont vécu de leur temps, et surtout Ammonius; tous ces philosophes n'ont fait aucun ouvrage sérieux. Ils se sont contentés de composer quelque poème ou quelque dissertation, qui ont été conservés malgré eux; car je ne crois pas qu'ils eussent voulu être connus de la postérité simplement par de si petits livres, puisqu'ils avaient négligé de nous communiquer leur doctrine dans des ouvrages plus sérieux. De ceux qui ont écrit, les uns n'ont fait que recueillir ou transcrire ce que les anciens nous ont laissé. De ce nombre sont Euclide, Démocrite et Proclius: les autres se sont contentés de tirer diverses choses des anciennes histoires, qu'ils ont comparées avec ce qui se passait de leur temps. C'est ce qu'on fait Annius, Médius et Phébion. Ce dernier a cherché à se rendre recommandable plutôt par le style que par les choses. On peut ajouter à ceux-ci Heliodore, qui n'a rien mis dans ses écrits que ce qui avait été dit par les anciens dans leurs leçons. Mais Plotin et Gentilianus Amélius ont rempli leurs écrits d'un grand nombre de questions, qu'ils ont traitées avec exactitude, et d'une façon qui leur est singulière. Plotin a expliqué les principes de Pythagore et de Platon plus clairement que ceux qui l'ont précédé; car ni Numénus, ni Cronius, ni Moderatus, ni Thrasille, n'approchent pas à beaucoup près de l'exactitude de Plotin. Amélius a cherché à marcher sur ses traces. Il a suivi plusieurs de ses sentiments. Mais il est beaucoup plus prolix dans ses explications, de sorte que ce sont des styles différens. Nous avons cru que leurs seuls ouvrages méritaient une attention particulière; car pourquoi

prendrait-on la peine d'examiner ceux qui, copiant les ouvrages des autres, n'y ont rien ajouté, se contentant de ramasser ce qui est éparé ailleurs, sans même s'embarrasser du choix? Nous avons agi de la même façon que Gentilianus en a agi à l'égard de Platon, qu'il contredit au sujet de la justice. Nous avons examiné ce que Plotin écrit sur les idées. Nous avons réfuté notre ami commun *le Roi*⁶ du pays de Tyr. Il s'est beaucoup occupé à imiter Plotin. Il a entrepris de faire voir que son sentiment sur les idées était préférable au nôtre; et nous lui avons prouvé qu'il avait eu tort de changer de doctrine. Nous avons examiné plusieurs dogmes de ces philosophes dans la *Lettre à Amélius*, qui est aussi grande qu'un livre. Nous y répondons à une lettre qu'il nous avait envoyée de Rome, et qui avait pour titre: *De la façon de philosopher de Plotin*. Pour nous, nous nous sommes contentés de donner pour titre à notre ouvrage: *Épître à Amélius*.»

XXI. Longin avoue dans ce que nous venons de voir, que Plotin et Amélius l'emportent sur tous les philosophes de leur temps, par le grand nombre de questions qu'ils proposent; et qu'ils ont une manière de philosopher qui leur est particulière; que Plotin ne s'était point approprié les sentiments de Numénius; qu'il avait à la vérité profité des ouvrages des Pythagoriciens; enfin qu'il était plus exact que Numénius, que Cronius et que Thrasille. Après avoir dit qu'Amélius suivait les traces de Plotin, mais qu'il était trop étendu dans ses explications, ce qui faisait la différence de leur style, il parle de moi qui depuis peu avais acquis la connaissance de Plotin, et dit: «notre ami commun, le Roi qui est Tyrien d'origine, à composé plusieurs ouvrages dans le goût de Plotin». Il déclare par là que j'ai évité les longueurs peu philosophiques d'Amélius, pour imiter le tour de Plotin. Le jugement de ce premier critique de nos jours suffit pour faire voir ce qu'il faut penser de Plotin. Si j'eusse pû aller voir Longin lorsqu'il m'en pria, il n'eût point fait de réponse avant que d'avoir fait un nouvel examen de ses sentiments.

⁶ Porphyre.

XXII. Mais s'il est besoin de rapporter ici le jugement des Sages, qui est plus sage ou plus véridique qu'Apollon? Amélius consulta ce dieu, pour savoir ce qu'était devenue l'âme de Plotin; et voici la réponse que fit celui qui avait prononcé que Socrate était le plus sage de tous les hommes. «Je chante une hymne immortelle pour un excellent ami. Je veux tirer de ma guitare des sons admirables. J'invoque les Muses, afin qu'elles joignent l'harmonie de leurs voix à mes sons, comme elles firent lorsqu'elles aiderent Homère à chanter la colère d'Achille et des Dieux. Sacré Chœur des Muses, chantons tous ensemble: Je serai au milieu de vous, Génie qui étiez homme auparavant, et qui présentement êtes dans l'ordre divin des génies, depuis que vous êtes délivré des chaînes du corps et du tumulte des membres. Vous vous êtes livré à la sagesse; vous avez abandonné les méchants afin que votre âme restât toujours pure. Vous avez donné la préférence à cette voie où brille la clarté divine, où règne la justice. Lorsque vous faisiez des efforts pour vous échapper de ce torrent d'amertume, de cette vie terrestre, de cet état de vertige; lorsque vous étiez au milieu des flots et des tempêtes, les dieux vous ont fait souvent paraître des signaux pour éclairer votre âme dans ces routes tortueuses, et pour la conduire dans le vrai chemin, dans la voie éternelle. Ils vous frappaient de fréquents rayons de lumière pour vous éclairer au milieu des ténèbres. Aussi ne vous livriez-vous pas au sommeil; et lorsque vous cherchiez à l'éloigner au milieu des flots, vous avez découvert des choses admirables, qu'il n'est pas facile de voir, et qui ont même échappé à ceux qui ont recherché la sagesse. Présentement que vous êtes dégagé de l'enveloppe du corps, vous avez été admis dans l'assemblée des esprits. C'est là que se trouvent l'amitié, les désirs agréables, toujours accompagnés d'une joie pure. Là on se rassasie d'ambrosie; on n'est occupé qu'à aimer: on respire l'air tranquille de l'âge d'or. C'est là qu'habitent les frères, Minos et Rhadamante, le juste Eaque, Platon, Pythagore; en un mot tous ceux qui se sont livrés à l'amour des biens éternels; ils sont présentement dans la classe des heureux génies. Leur âme jouit d'une joie continuelle au milieu des fêtes. Vous, après avoir livré une infinité de combats, vous êtes parvenu au séjour des sages génies, où votre bon-

VIE DE PLOTIN

heur sera durable. Finissons, Muses, cette hymne faite en l'honneur de Plotin. Voilà ce que ma guitare avait à dire de ce bienheureux.»

XXIII. L'oracle que nous venons d'entendre a décidé que Plotin était bon, d'une grande douceur, et d'une société très agréable; et c'est ce que nous avons vû par nous même, dans le temps que nous avons vécu avec lui. Apollon nous apprend aussi que ce philosophe dormait peu, que son âme était pure, qu'il était toujours occupé de la divinité qu'il aimait de tout son cœur, et qu'il désirait avec empressement de sortir de ce siècle corrompu. Eclairé ainsi d'une lumière divine, il ne cherchait qu'à s'élever vers l'être suprême, par les voies dont Platon fait mention dans son Banquet. Aussi Dieu lui apparut-il, et il eut la communication intime de cet Etre suprême, qui est sans figure, dont l'on ne peut pas donner la représentation, et qui enfin est incompréhensible. J'ai été assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de ce Divin Etre, et pour m'y unir. J'avais pour lors soixante et huit ans. C'était cette union qui faisait tout l'objet des désirs de Plotin. Il eut quatre fois cette divine jouissance, pendant que je demeurais avec lui. Ce qui se passe pour lors, est ineffable. Les Dieux l'éclairaient et le dirigeaient lorsqu'il s'écartait de la vraie voie. L'oracle nous fait entendre qu'il ne composait ses ouvrages, qu'en réfléchissant sur ce que les Dieux lui faisaient voir. Les spéculations humaines ont leur avantage. Mais quelle distance n'y a-t-il pas de-là à la connaissance des Dieux⁷!

XXV. Telle est la vie de Plotin. Il m'avait chargé de l'arrangement et de la révision de ses ouvrages. Je lui promis, et à ses amis, d'y travailler. Je ne jugeai pas à propos de les ranger confusément, suivant l'ordre du temps qu'ils avaient été publiés: j'ai imité Apollodore d'Athènes, et Andronique le Péripatéticien. Le premier a recueilli en dix tomes ce qu'a fait Epicharme le Comique; et l'autre a mis de suite les ouvrages d'Aristote et de Théophraste sur le même sujet.

⁷ On omet le reste de ce chapitre, parce que ce n'est que la répétition de l'Oracle d'Apollon.

VIE DE PLOTIN

J'ai partagé les cinquante quatre Livres de Plotin en six Ennéades, en l'honneur des nombres six et neuf. J'ai mis dans chaque Ennéade les Livres qui sont sur la même matière ; et toujours à la tête ceux qui sont les plus faciles à entendre⁸. Nous y avons joint par-ci par-là quelques Commentaires, pour satisfaire nos amis, qui étaient persuadés qu'il y avait quelques endroits qui avaient besoin d'être éclaircis. Nous avons mis des Chapitres, où nous avons expliqué le temps dans lequel chacun de ces Livres a été publié, excepté au *Traité du Beau*, parce que nous n'avions pas de connaissance de l'époque où ce Livre vit le jour : nous mettrons des points partout. S'il y a quelque faute de diction, nous la corrigerons. On peut voir, en lisant les Livres, que nous avons fait tout ce que nous avons pu pour leur donner toute la perfection possible.

⁸ On trouve ensuite dans Porphyre l'ordre et les titres des cinquantes Livres de Plotin. Nous les avons omis ici, parce qu'on peut les voir plus haut.

PLOTIN
ET LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

La philosophie néo-platonicienne se présente d'abord comme une initiation réservée à ceux qu'on en a jugés dignes :

«Hérennius, Origène et Plotin, écrit Porphyre dans la Vie de Plotin, étaient convenus de tenir secrète la doctrine qu'ils avaient reçue d'Ammonius. Plotin observa cette convention. Hérennius fut le premier qui la viola, ce qui fut imité par Origène. Ce dernier se borna à écrire un livre *Sur les Démons*; et sous le règne de Gallien, il en fit un autre pour prouver que le Roi est seul Créateur (ou Poète). Plotin fut longtemps sans rien écrire. Il se contentait d'enseigner de vive voix ce qu'il avait appris d'Ammonius. Il passa de la sorte dix années entières à instruire quelques disciples, sans rien mettre par écrit; mais comme il permettait qu'on lui fit des questions, il arrivait souvent que l'ordre manquait dans son école et qu'il y avait des discussions oiseuses, ainsi que je l'ai su d'Amélius... Plotin commença, la première année de Gallien, à écrire sur quelques questions qui se présentèrent.»

Lors même que Plotin écrit, il ne s'adresse pas à tous; il fait un choix entre ceux qui souhaiteraient devenir ses lecteurs, comme entre ceux qui se présentent pour être ses auditeurs :

«La dixième année de Gallien, dit Porphyre, qui est celle où je le fréquentai pour la première fois, il avait écrit 21 livres qui n'avaient été communiqués qu'à un très petit nombre de personnes; on ne les donnait pas facilement et il n'était pas aisé d'en prendre connaissance; on ne les communiquait qu'avec précaution et après s'être assuré du jugement de ceux qui les recevaient¹. »

Enfin, Plotin annonce par les jugements mêmes qu'il porte dans

¹ La traduction française est prise à Bouillet et à Eugène Lévêque, *Les Ennéades de Plotin*, 3 vol., Paris, Hachette, dont on ne saurait trop recommander la lecture aux historiens des religions comme des philosophies.

son école, l'estime qu'il fait des Mystères et l'importance qu'il leur attache :

«Un jour, écrit Porphyre, qu'à la fête de Platon je lisais un poème sur le Mariage sacré, quelqu'un dit que j'étais fou, parce qu'il y avait, dans cet ouvrage, de l'enthousiasme et du mysticisme. Plotin prit alors la parole et me dit d'une façon à être entendu de tout le monde : "Vous venez de nous prouver que vous êtes en même temps poète, philosophe et hiérophante."»

L'étude de l'œuvre révèle, chez Plotin, les mêmes préoccupations et nous explique comment, en prenant pour point de départ les cérémonies, les pratiques et les formules des Mystères, il y a fait entrer sa philosophie tout entière. Mais pour que cela apparaisse nettement, il faut la parcourir, en suivant l'ordre chronologique de la composition et non l'ordre arbitraire que lui a imposé Porphyre².

Dans le livre sur le Beau, que Plotin écrivit le premier et qui est, pour les éditions porphyriennes, le sixième de la première Ennéade, se trouvent, pour ainsi dire, le plan et le but de l'œuvre tout entière. Plotin entreprend de montrer comment, par la vue du Beau, on peut purifier l'âme, la séparer du corps, puis s'élever du monde sensible au monde intelligible et contempler le Bien qui est le principe du Beau. Par le vice, par l'ignorance, l'âme s'éloigne de son essence et tombe dans la fange de la matière ; par la vertu, par la science, elle se purifie des souillures qu'elle avait contractées dans son alliance avec le corps et elle s'élève à l'intelligence divine, de laquelle elle tient toute sa beauté.

Dès ce premier livre, Plotin fait intervenir à trois reprises les Mystères pour en expliquer l'institution, les rites, les pratiques et en esquisser l'interprétation :

«Ainsi (§ 6), comme le dit une antique maxime, le courage, la tem-

² Porphyre (*Vie de Plotin*, §§ 4, 5, 6) donne la liste chronologique des 51 livres dans son édition ; il (§ 24) les a partagés en six Ennéades, en l'honneur des nombres parfaits six et neuf ! Il a réuni dans chaque Ennéade les livres qui traitent de la même matière, mettant toujours en tête ceux qui sont les moins importants. Kirchhoff a édité (Leipzig, Teubner, 1856) les livres dans l'ordre chronologique.

pérance, toutes les vertus, la prudence même ne sont qu'une purification. C'est donc avec sagesse qu'on enseigne, dans les Mystères, que l'homme qui n'aura pas été purifié séjournera dans les enfers, au fond d'un borbier, parce que tout ce qui n'est pas pur se complait dans la fange par sa perversité même : c'est ainsi que nous voyons les pourceaux immondes se vautrer dans la fange avec délices.»

Qu'il s'agisse bien, dans ce passage, des Mystères d'Éleusis, c'est ce que prouve le texte de Platon auquel Plotin fait allusion : « Musée et son fils Eumolpe, dit Platon, attribuent aux justes de magnifiques récompenses. Ils les conduisent, après la mort, dans la demeure d'Hadès et les font asseoir, couronnés de fleurs, au banquet des hommes vertueux, où ils passent leur temps dans une éternelle ivresse. Quant aux méchants et aux impies, ils les croient relégués aux enfers, plongés dans un borbier et condamnés à porter l'eau dans un crible.»

Dans le paragraphe suivant (§ 7), Plotin continuant à développer sa pensée, dit que, pour atteindre le Bien et s'unir à lui, l'âme doit se dépouiller du corps, comme dans les Mystères s'avancent entièrement nus ceux qui, purifiés, sont admis à pénétrer dans le sanctuaire :

« Il nous reste maintenant à remonter au Bien auquel toute âme aspire. Quiconque l'a vu connaît ce qui me reste à dire, sait quelle est la beauté du Bien. En effet, le Bien est désirable par lui-même ; il est le but de nos désirs. Pour l'atteindre, il faut nous élever vers les régions supérieures, nous tourner vers elles et nous dépouiller du vêtement que nous avons revêtu en descendant ici-bas, comme dans les mystères ceux qui sont admis à pénétrer au fond du sanctuaire, après s'être purifiés, dépouillent tout vêtement et s'avancent complètement nus.»

Au paragraphe suivant, Plotin substitue son idéal de l'homme sage et heureux à celui des stoïciens et indique plus clairement encore son intention de remplacer leur interprétation allégorique des Mystères par celle qu'il puisera dans sa propre doctrine. Celui qui est malheureux, dit-il d'abord, ce n'est pas celui qui ne possède ni de belles couleurs, ni de beaux corps, ni la puissance, ni la domination, ni la royauté, mais celui-là seul qui se voit exclu uniquement de la possession de la Beauté, possession au prix de laquelle il faut dédaigner les

PLOTIN ET LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

royautés, la domination de la terre entière, de la mer, du ciel même, si l'on peut, en abandonnant et en méprisant tout cela, contempler la Beauté face à face.

Puis il ajoute :

«Comment faut-il s'y prendre, que faut-il faire pour arriver à contempler cette Beauté ineffable qui, comme la divinité dans les Mystères, nous reste cachée au fond d'un sanctuaire et ne se montre pas au dehors, pour ne pas être aperçue des profanes ? Qu'il s'avance dans ce sanctuaire, qu'il y pénètre celui qui en a la force, en fermant les yeux au spectacle des choses terrestres et sans jeter un regard en arrière sur les corps dont les grâces le charmaient jadis.»

Le livre que Plotin a écrit le 9^e et qui porte sur le Bien et l'Un, a paru d'une importance extrême à Porphyre, qui l'a placé le 9^e dans la VII^e Ennéade, c'est-à-dire le dernier de toute son édition. En fait c'est un de ceux qu'on étudie avec le plus grand profit, quand on cherche à saisir rapidement, dans ses traits essentiels, la philosophie néoplatonicienne. Plotin y traite d'abord de l'Un qu'il distingue de l'intelligence et de l'être, qu'on ne saisit, ni par la science, ni par la pensée ; qui est le principe parfaitement simple de tous les êtres, indivisible, infini, absolu, le Bien considéré d'une manière tout à fait transcendante. Puis Plotin affirme que nous pouvons nous unir à l'Un et que cette union, momentanée dans notre existence actuelle, est appelée à être permanente, peut-être définitive. Être uni à Dieu, c'est notre vie véritable. Et nous sommes en état de nous unir à lui, d'un côté parce qu'il est présent à tous les êtres, de l'autre parce qu'il nous suffit pour cela de faire disparaître en nous toute différence. Cette union, qui est la vie des dieux, des hommes divins et bienheureux, constitue un état ineffable, extase, simplification, don de soi, etc. Si l'âme ne peut la maintenir, c'est qu'elle n'est pas encore tout à fait détachée des choses d'ici-bas, qu'elle ne s'est pas encore identifiée à l'Un.

En somme, ce livre est bien caractéristique de l'époque théologique ou médiévale³, puisqu'il est tout entier employé à déterminer ce

³ Voir le Moyen-Age dans *Entre Camarades*, Paris, Alcan, et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1901.

qu'est la première hypostase ou le Dieu suprême, et de quelle manière nous arrivons à nous attacher à lui et à atteindre ainsi la vie bienheureuse.

Or Plotin y fait deux choses également significatives au point de vue qui nous occupe. On sait que la formule célèbre attribuée à saint Paul — c'est en Dieu que nous vivons, que nous sommes et que nous nous mouvons⁴ — rattachée par l'apôtre lui-même aux doctrines stoïciennes, a trouvé dans ce livre de Plotin, une interprétation toute spiritualiste qui, par saint Augustin et ses successeurs médiévistes, est passé à Bossuet, à Malebranche et à Fénelon. Par ce côté, Plotin a donc grandement contribué à l'élaboration de la théologie chrétienne. Mais il a aussi, en cela même, travaillé à introduire sa philosophie dans les Mystères dont il offrait une explication moins matérialiste et plus satisfaisante pour les tendances religieuses de ses contemporains que celle de ses prédécesseurs les stoïciens.

Il faut citer, en son entier, le paragraphe 11 qui termine l'édition de Porphyre et qui, en raison même des principes qui l'ont dirigé, lui paraît tenir une place considérable dans le système :

« Certes c'est cela que veut montrer l'ordre des mystères, de ceux où il y a défense de produire au dehors, pour les hommes qui n'ont pas été initiés, ce qui y est enseigné : comme le divin n'est pas de nature à être divulgué, il a été interdit de le montrer à celui à qui n'est pas échue la bonne fortune de le voir lui-même. Or puisqu'il n'y avait pas deux êtres, mais qu'il y en avait un, le voyant identique au vu, de façon qu'il n'y eût pas un être vu, mais un être unifié, celui qui serait devenu tel, s'il se souvenait du temps où il était uni au Bien, aurait en lui-même une image du Bien. Et il était un et n'avait en lui aucune différence, ni relativement à lui-même, ni relativement aux autres. Car rien de lui-même n'était mù ; en lui, revenu en haut, n'étaient présents ni appétit ni désir d'autre chose ; en lui, il n'y avait ni raison, ni pensée, quelle qu'elle soit, ni lui-même absolument, s'il faut dire aussi cela. Mais comme ayant été ravi ou porté en Dieu, il était constitué tranquillement dans une installation solitaire, ne

⁴ *Actes*, XVII, 27, 28 ; *Ennéades*, VI, 9, § 9. Voyez Bouillet, III, p. 557 sqq.

s'écartant en aucune façon de son essence, qui est sans tremblement, ne se tournant pas vers lui-même, se tenant de toute façon en repos et étant devenu pour ainsi dire stabilité⁵. Il ne s'occupe plus des choses belles, s'élevant déjà aussi au-dessus du beau, ayant dépassé déjà aussi le chœur des vertus, comme quelqu'un qui, ayant pénétré dans l'intérieur de l'impénétrable (du sanctuaire), laissant par derrière les statues qui sont dans le **ναός**, statues qui, pour celui qui sort du sanctuaire, sont de nouveau les premières, après le spectacle du dedans et la communication qu'il a eue là, non avec des statues ou des images, mais avec lui. Spectacles certes qui sont les seconds. Et peut-être n'était-ce pas là un spectacle, mais un autre mode de vision, une extase et une simplification est un don de soi, et un désir de toucher et une stabilité et une pensée tout entière tournée vers l'harmonisation, si toutefois on contemple ce qui est dans le sanctuaire⁶. Mais s'il regarde autrement, rien ne lui est présent. D'un côté donc, ces images ont été dites à mots couverts par les sages certes d'entre les prophètes pour indiquer de quelle manière ce Dieu est vu. De l'autre, le sage hiérophante, ayant pénétré l'énigme, ferait, étant venu, la contemplation véritable du sanctuaire. Et n'y étant pas venu, mais ayant pensé que le sanctuaire, celui-là qui est en question, est une chose invisible et une source et un principe, il saura qu'il voit un principe comme principe (ou le principe par excellence) et lorsqu'il y est venu avec lui, il sait qu'il voit aussi le semblable par le semblable, ne laissant en dehors de sa vue, rien des choses divines, de toutes celles que l'âme peut avoir. Et avant la contemplation, elle réclame ce qui reste à voir de la contemplation.

Mais ce qui reste, pour celui qui s'est élevé au-dessus de toutes choses, c'est ce qui est avant toutes choses. Car certes, ce n'est pas au

⁵ L'emploi de ce mot **στάσις** est à noter chez Plotin. Il désigne une des cinq catégories du monde intelligible, c'est l'**οὐσία** à l'état de repos. Plotin en tire d'autres mots qui reviennent souvent et dont le sens n'est clair que si on les rapproche du simple, **ὑπόστασις**, **ἀπόστασις**, **ἔκστασις**.

⁶ Tous ces termes employés pour désigner la vision de Dieu et l'union avec lui sont caractéristiques. Les mystiques des siècles suivants, chrétiens ou musulmans, ont choisi l'un ou l'autre de ces termes, qui impliquent des procédés différents : tous relèvent ainsi de Plotin et de son école.

non-être absolument qu'ira la nature de l'âme ; mais, d'un côté, étant allée en bas, elle viendra dans le mal est ainsi vers le non-être, non toutefois vers le non-être qui le serait d'une façon achevée. De l'autre, ayant parcouru la voie contraire, elle viendra non à autre chose, mais à elle-même et ainsi n'étant pas dans autre chose, il n'en résulte pas qu'elle n'est dans aucune chose, mais qu'elle est en elle-même. Et celui qui est en elle-même seule, non dans l'être, est dans celui-là. Car il devient ainsi lui-même non quelque essence, mais supérieur à l'essence dans la mesure où il a commerce avec celui-là. Si donc quelqu'un se voit devenu cela, il a lui-même une image de celui-là et s'il passe au-dessus de lui-même, comme une image allant vers son archétype, il atteindra la fin de sa marche. Mais tombant et perdant cette vue, il éveillera de nouveau la vertu, celle qui est en lui-même, il s'observera lui-même, mis en ordre de toute façon ; il sera de nouveau allégé et il ira par la vertu vers l'intelligence, par la sagesse vers Lui (le Bien ou l'Un). Et telle est la vie des Dieux, telle est la vie des hommes divins et ayant en eux un bon démon, détachement des autres choses celles d'ici, vie non rendue agréable par les choses d'ici, fuite de celui qui est seul vers celui qui est seul⁷.»

Ainsi, Plotin débute par rappeler la défense qui est faite dans les Mystères d'en dévoiler le secret aux hommes qui n'ont pas été initiés. On sait qu'il y a interdiction absolue, quoi qu'en ait pensé M. Alfred Maury, de révéler aux profanes les actes où les paroles qui constituaient les secrets (τὰ ἀπόρρητα) de l'initiation. Lenormant et Pottier, Foucart⁸, Goblet d'Alviella⁹, sont absolument d'accord sur

⁷ Nous avons essayé de traduire ce texte aussi littéralement que possible, la traduction de Bouillet ne nous ayant pas toujours paru suffisamment exacte. On peut consulter la traduction anglaise de Th. Taylor, *Select Works of Plotinus*, p. 468 et suivantes.

⁸ Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXXV, 2^e partie, Klincksieck, 1895) ; Les grands mystères d'Éleusis, personnel, cérémonies (même collection et même éditeur, 1900).

⁹ Cf. *Revue de l'histoire des religions*, septembre-octobre, novembre-décembre 1902 et janvier-février, mars-avril 1903.

ce point¹⁰. Mais Plotin explique cette défense par une raison philosophique : c'est que «le divin n'est pas de nature à être divulgué,» c'est, comme le disait déjà Platon dans un passage du *Timée* souvent reproduit par Plotin, «que si c'est une grande affaire de découvrir l'auteur et le père de cet univers, il est impossible, après l'avoir découvert, de le faire connaître à tous (Timée, 28C)». Et sur cette explication repose, outre l'interprétation des Mystères d'Éleusis, la constitution de la théologie négative qui, avec le Pseudo-Denys l'Aréopagite, prendra une place si grande dans le christianisme.

Plotin rappelle ensuite le rôle du hiérophante, en ce qui concerne la communication aux initiés des objets touchant de très près aux divinités des Mystères, probablement même leurs effigies (τὰ δεικνύμενα). Ces statues ou attributs différaient des attributs et des représentations exposées en dehors du péribole ; elles étaient enfermées dans un sanctuaire (μεγαρον, ἀνάκτορον) où le hiérophante pénétrait seul. Elles en sortaient pour la fête des Mystères : sous la garde des Eumolpides, elles étaient transportées à Athènes, mais voilées et cachées au regard des profanes. Pendant l'une des nuits de l'initiation, les portes du sanctuaire s'ouvraient et le hiérophante, en grand costume, montrait au mystes rassemblés dans le τελεστεριον les ἱερά éclairés par une lumière éclatante. De là même venait son nom d'hiérophante ὁ ἱερά φαίνων. Pour Plotin, ce sanctuaire — qui rappelle peut-être aussi le Saint des Saints¹¹ des Hébreux — et ce qu'il contient figurent l'Un ou le Bien, l'hypostase suprême avec laquelle nous devons chercher à nous unir ; les statues qui sont dans le ἱάυδ representent, comme il l'indiquera ailleurs, l'âme et l'intelligence, la troisième et la seconde hypostase, avec lesquelles il faut s'unir pour

¹⁰ Les uns rappellent la peine de mort portée contre toute profanation des mystères et la condamnation à mort, par contumace, d'Alcibiade. Le dernier écrit (1^{er} article, p. 174, n° 1) : «les Grecs eux-mêmes font venir ἰδὸἀσῆνέα de ἰδὸ (clore la bouche). En réalité, la célébration des mystères pouvait comprendre certaines cérémonies publiques, mais leur élément essentiel n'en restait pas moins le secret, avec sa conséquence nécessaire, l'initiation.»

¹¹ Il faut se souvenir que Philon, par Numénus, comme le signale Porphyre dans la *Vie de Plotin*, a agi sur Plotin, tout en se gardant de ne voir en lui qu'un disciple fidèle de l'un et de l'autre.

atteindre le Bien. Enfin, pour lui, celui qui arrive au sanctuaire a dépassé le chœur des vertus, idéal des stoïciens, comme son interprétation dépasse celle qui par les stoïciens avait été longtemps acceptée pour les Mystères.

Bouillet dit (t. III, p. 564) que ce magnifique morceau de Plotin est assurément ce que l'Antiquité nous a laissé de plus beau sur les vérités religieuses enseignées dans les Mystères d'Éleusis. Il convient de modifier cette formule ; nous voyons, dans ce passage, la manière dont l'école néo-platonicienne propage sa doctrine parmi les partisans des Mystères et comment, lorsque les mystères ont disparu, elle l'a laissée à ceux mêmes qui l'avaient combattue, parce qu'elle restait, en plus d'un point, l'expression la plus parfaite des conceptions chères à toute la période théologique, qui s'étend de Philon à Galilée et à Descartes.

Le livre qui traite des trois hypostases principales, le dixième dans l'ordre chronologique, le premier de la cinquième Ennéade chez Porphyre, développe ou complète les doctrines que nous avons signalées dans le livre sur l'Un ou le Bien. L'âme voit qu'elle a une affinité étroite avec les choses divines ; elle se représente d'abord la grande âme, toujours entière et indivisible, pénétrant intimement le corps immense dont sa présence vivifie et embellit toutes les parties. Ensuite l'intelligence divine, parfaite, immuable, éternelle, qui renferme toutes les idées, et constitue l'archétype du monde sensible. Enfin, l'Un absolu, le principe suprême, le Père de l'Intelligence qui est son verbe, son acte et son image. C'est par la puissance que l'Intelligence reçoit de son principe qu'elle possède en elle-même toutes les idées, comme le font entendre les Mystères et les mythes :

« Invoquons d'abord Dieu même, dit Plotin (§ 6), non en prononçant des paroles, mais en élevant notre âme jusqu'à lui par la prière ; or la seule manière de le prier, c'est de nous avancer solitairement vers l'Un, qui est solitaire. Pour contempler l'Un, il faut se recueillir dans son for intérieur comme dans un temple et y demeurer tranquille, en extase, puis, considérer les statues qui sont pour ainsi dire placées dehors (l'Âme et l'Intelligence) et avant tout la statue qui

brille au premier rang (l'Un), en la contemplant de la manière que sa nature exige.

Ainsi Plotin, parlant de l'âme du monde, en termes qui sont stoïciens et qui transforment le stoïcisme, montre comment il en fait une partie constitutive et, en une certaine mesure, secondaire, de son système. Puis il continue son interprétation des mystères, en identifiant avec l'âme et avec l'intelligence, les statues qui sont en dehors du sanctuaire.

On pourrait retrouver, dans la plupart des livres importants de Plotin, des allusions, directes ou indirectes, aux Mystères d'Éleusis. Il nous suffira d'en mentionner quelques-unes, puisque nous avons, dans les citations précédentes, une interprétation complète.

Le second livre sur l'Âme, le 28^e dans l'ordre chronologique, le 4^e de la 4^e Ennéade dans l'édition de Porphyre, traite des âmes qui font usage de la mémoire et de l'imagination, des choses dont elles se souviennent. Il se demande si les âmes des astres et l'âme universelle ont besoin de la mémoire et du raisonnement ou si elles se bornent à contempler l'intelligence suprême. Ils cherchent quelles sont les différences intellectuelles entre l'âme universelle, les âmes des astres, l'âme de la terre et les âmes humaines, quelle est l'influence exercée par les astres et en quoi consiste la puissance de la magie. Bouillet signale, avec raison, un beau passage qui se termine par ces lignes : « Avant de sortir de la vie, l'homme sage connaît quel séjour l'attend nécessairement et l'espérance d'habiter un jour avec les Dieux vient remplir sa vie de bonheur (IV, 4, § 45). » C'est, dit-il, le développement d'une pensée de Pindare : « Heureux qui a vu les Mystères d'Éleusis, avant d'être mis sous terre ! Il connaît les fins de la vie et le commencement donné de Dieu. »

Ainsi dans son explication synthétique, Plotin fait entrer les poètes et les philosophes, tous ceux qui, avant lui, fournissent des éléments propres à figurer dans les constructions eschatologiques. Et comme le P. Thomassin¹² a encore, au XVII^e siècle, commenté ce paragraphe

¹² *Dogmata Philosophica*, I, p. 81. Voir Bouillet, II, p. 405.

de Plotin, avec bien d'autres paragraphes d'ailleurs, nous pouvons conclure que les théories du néoplatonisme ont continué à inspirer les chrétiens.

Enfin dans le livre, qui est le 30^e par l'ordre chronologique et le 8^e de la 5^e Ennéade, Plotin s'occupe de la beauté intelligible et fait figurer « toutes les essences dans le monde intelligible, comme autant de *statues* qui sont visibles par elles-mêmes et dont le spectacle donne aux spectateurs une ineffable félicité. »

En résumé Plotin, dans les divers passages que nous avons rappelés, superpose sa philosophie à toutes les parties constitutives et essentielles des Mystères, de façon que tous ceux qui, préoccupés du divin, placent un monde intelligible au-dessus du monde sensible, substituent le principe de perfection aux principes de causalité et de contradiction, seront conduits à accepter son interprétation, s'ils conservent les Mystères; à prendre pour eux ses doctrines, s'ils renoncent à tout ce qui rappelle la religion antique. Et il faut noter que Plotin se met, à cet égard, dans une position unique. Il pense bien moins à défendre les anciennes croyances qu'à faire accepter son système. S'il invoque les mythes, les Mystères ou même les croyances populaires, c'est surtout pour montrer qu'il les complète, et qu'il en donne l'explication la plus satisfaisante. Comme l'écrit Olympiodore, dans son *Commentaire sur le Phédon*, Plotin, Porphyre (cela est moins vrai pour celui-ci que pour son maître) attribuent le premier rang à la philosophie. Et il ajoute que d'autres, comme Jamblique, Syrianus et en général tous les hiératiques placent la religion avant la philosophie¹³.

On peut dire en effet qu'après Plotin, les tendances sont religieuses, bien plus encore que théologiques et philosophiques: la lutte se poursuit, ardente, implacable entre les partisans de la religion hellénique et ceux du christianisme. Sauf Synésius, le Pseudo-Denys l'Aréopagite et Boèce, dont les doctrines philosophiques sont très nettement plotiniennes et néo-platoniciennes, tandis que leurs croyances ont pu les faire rattacher tantôt à l'une, tantôt à l'autre des deux reli-

¹³ Cousin, *Fragments de philosophie ancienne*, p. 449

gions, les philosophes de cette époque se prononcent pour le christianisme ou pour l'hellénisme. Aussi l'interprétation des Mystères sert-elle surtout à défendre, chez Jamblique et ses successeurs, la religion pour laquelle ils ont résolu de combattre. C'est ce qui apparaît manifestement chez le commentateur Thémistius, mort après 387, chez Olympiodore le jeune, le contemporain de Simplicius, comme chez Jamblique, Proclus ou l'auteur des *Mystères des Égyptiens*:

«La sagesse, écrit Thémistius, fruit de son génie et de son travail, Aristote l'avait recouverte d'obscurité et enveloppée de ténèbres, ne voulant ni en priver les bons, ni la jeter dans les carrefours; toi (mon père) tu as pris à part ceux qui en étaient dignes et pour eux tu as dissipé les ténèbres et mis à nu les statues. Le néophyte, qui venait de s'approcher des lieux saints, était saisi de vertiges et frissonnait; triste et dénué de secours, il ne savait ni suivre la trace de ceux qui l'avaient précédé, ni s'attacher à rien qui pût le guider et le conduire dans l'intérieur: tu vins alors t'offrir comme hiérophante, tu ouvris la porte du vestibule du temple, tu disposas les draperies de la statue, tu l'ornas, tu la polis de toutes parts, et tu la montras à l'initié toute brillante et toute resplendissante d'un éclat divin, et le nuage épais qui couvrait ses yeux se dissipa; et du sein des profondeurs sortit l'intelligence, toute pleine d'éclat et de splendeur, après avoir été enveloppée d'obscurité; et Aphrodite apparut à la clarté de la torche que tenait l'hiérophante, et les Grâces prirent part à l'initiation¹⁴.»

«Dans les cérémonies saintes, dit de son côté Olympiodore, on commençait par les lustrations publiques; ensuite venaient les purifications plus secrètes; à celle-ci succédaient les réunions; puis les initiations elles-mêmes; enfin les intuitions. Les vertus morales et politiques correspondent aux lustrations publiques; les vertus purificatives, qui nous dégagent du monde extérieur, aux purifications secrètes; les vertus contemplatives, aux réunions; les mêmes vertus, dirigées vers l'unité, aux initiations; enfin l'intuition pure des idées à l'intuition mystique. Le but des mystères est de ramener les âmes à leur principe, à leur état primitif et final, c'est-à-dire à la vie en Zeus

¹⁴ Thémistius, *Discours*, XX, Éloge de son père, ch. IV; Bouillet. III, p. 609.

dont elles sont descendues, avec Dionysos qui les y ramène. Ainsi l'initié habite avec les dieux, selon la portée des divinités qui président à l'initiation. Il y a deux sortes d'initiations : les initiations de ce monde, qui sont pour ainsi dire préparatoires ; et celles de l'autre, qui achèvent les premières¹⁵.»

M. Goblet d'Alviella, après avoir écrit, à propos de l'introduction du néo-platonisme dans les Mystères, que «jamais peut-être l'accord ne fut plus étroit entre la religion et la philosophie» ajoute : «Mais ce fut le chant du cygne des Mystères comme du paganisme lui-même.» M. Jean Réville a, de son côté, pensé que les Mystères, en inculquant des doctrines peut-être aussi élevées que celles du christianisme, ne firent ainsi que précipiter leur défaite, que travailler pour l'Évangile. «Du jour, dit en terminant monsieur Goblet d'Alviella, ou à Alexandrie, une fraction des néo-platoniciens passa avec armes et bagages dans le camp de l'Église naissante, la chute du paganisme ne fut plus qu'une question d'années.»

Il faut distinguer, ce semble, entre le Plotinisme et la religion hellénique. La ruine de celle-ci semble avoir été avant tout la conséquence de luttes politiques où la violence eut infiniment plus de part que les convictions philosophiques. Ainsi Constantin place la croix sur le *labarum*, permet aux chrétiens d'exercer librement leur culte par l'édit de Milan en 313, les favorise ouvertement, préside un concile, construit une église chrétienne à Constantinople et porte à son casque un clou de la vraie croix ; mais il reste Grand Pontife, il laisse représenter le Dieu-Soleil sur les monnaies, édifie à Constantinople un temple de la Victoire et ne se fait baptiser qu'au moment de sa mort. De même en ce qui concerne le sanctuaire d'Éléusis, M. Goblet d'Alviella écrit : «En 396, les Goths reparurent en Afrique, conduits par Alaric ; les moines qui avaient acquis assez d'influence sur l'envahisseur pour lui faire épargner Athènes, durent lui persuader aisément de se dédommager sur le sanctuaire des Bonnes Déesses, qui fut livré aux pillage

¹⁵ Cousin, *Fragments de philosophie ancienne* ; Olympiodore, *Commentaire sur le Phédon*, p. 448.

PLOTIN ET LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

ges et à l'incendie.» Enfin, quand le mari de Théodora, Justinien, fermait en 529 les écoles d'Athènes ou Simplicius et ses amis défendaient encore, avec le néo-platonisme, la religion hellénique, il semble bien qu'il ne songeait guère à faire triompher les “doctrines les plus élevées”.

Le néo-platonisme survécut à l'hellénisme. M. Goblet d'Alviella a montré l'influence des mystères sur les gnostiques, sur les chrétiens qui font des emprunts à leur terminologie, qui distinguent des catéchumènes et des fidèles ; qui instituent des rites et des formules dont on ne doit pas donner connaissance aux non-initiés ; qui ont des degrés d'initiation et qui utilisent, dans toutes les communautés fondées en terre païenne, comme on le voit par l'art des catacombes, les applications du symbolisme des Mystères ; qui s'en inspirent pour la cène et pour la messe, comme pour le développement de l'idée sacerdotale. Si donc l'interprétation de Plotin s'est jointe aux Mystères et si Plotin s'est attaché à développer une théologie, plutôt métaphysique que liée à la religion antique, il en résulte que son système fut transmis aux chrétiens en même temps que les Mystères.

En outre M. Goblet d'Alviella est d'accord avec Edwin Hatch, pour qui l'organisation et les rites des communautés chrétiennes en terre hellénique, avec Harnack, pour qui les dogmes dans leur conception et leur structure, sont l'œuvre de l'esprit grec sur le terrain de l'Évangile. Je crois qu'il est possible d'aller plus loin et d'être plus précis. Le Plotinisme a été la synthèse, d'un point de vue théologique et mystique, de la philosophie et de la pensée grecques, de celle-même qui, avec Philon, tenta de concilier les Grecs et les Hébreux. Il constitue, pour cette raison et aussi à cause du génie de son auteur, la doctrine la plus complète, la mieux liée, la plus extensive et la plus exacte dans les détails qu'on puisse souhaiter quand on admet l'existence d'un monde intelligible, tiré par abstraction de l'analyse de l'âme, quand on prend pour règle de sa pensée et pour règle aussi des choses existantes, le principe de perfection, tout en s'efforçant de laisser aux principes de contradiction et de causalité, une place aussi grande que possible dans le monde sensible. Aussi a-t-il été la source où ont le plus souvent puisé tous les métaphysiciens et tous les théologiens

qui ont placé, au premier rang de leurs préoccupations, l'existence, la nature de Dieu et l'immortalité de l'âme humaine. Mais comme la doctrine philosophique des néoplatoniciens qui continuèrent Plotin fut souvent unie à des croyances opposées au christianisme, comme elle suivit celle du maître, et n'en fut pas toujours distinguée, elle fut plus d'une fois mise à contribution par les hétérodoxes. De telle sorte que le néo-platonisme a alimenté toute la spéculation des dogmatiques et des mystiques du moyen âge, qu'ils se réclament ou non de l'orthodoxie. Il faudrait plusieurs volumes pour l'établir, pour montrer qu'il constitue, bien plus que l'aristotélisme, le facteur le plus important, en dehors de l'Ancien et du Nouveau Testament, au sens large du mot, comme du Coran lui-même, auquel il convient de rapporter l'institution des doctrines médiévales. Qu'il nous suffise de rappeler les noms d'Origène, qui semble bien avoir été le condisciple de Plotin, des trois lumières de l'Église de Cappadoce, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, de saint Cyrille, l'adversaire d'Hypatie, qui combat Julien avec Plotin, de saint Augustin¹⁶, du pseudo-Denys l'Aréopagite et de Boèce, de Jean Scot Erigène et de saint Anselme, des Victorins et d'Avicbron, de Maïmonide et d'Averroès, des Amauriciens, de saint Thomas et des mystiques allemands, de Descartes, de Spinoza, de Malebranche, de Bossuet, de Thomassin, de Fénelon et de Leibnitz. L'examen des textes, empruntés à la plupart d'entre eux, que Bouillet rapproche de ceux de Plotin et de ses continuateurs, nous permettrait, sans même procéder à une recension exacte, de conclure une fois de plus que l'on ne peut comprendre la spéculation théologico-métaphysique et mystique du moyen-âge, si l'on n'y fait rentrer Plotin et son école¹⁷.

¹⁶ Voir le travail préparé à notre conférence des Hautes Études par M. Grandgeorge sur *Saint Augustin et le Néo-platonisme* (Bibliothèque des Hautes Études, section des sciences religieuses).

¹⁷ Voir: le Moyen-Age, Caractéristique théologico-métaphysique dans *Entre Camarades*, Paris, Alcan, 1901, et dans *Mémoires de l'Académie des sc. m. et pol.*, 1901. Voir aussi La valeur de la scolastique dans *Bibliothèque du Congrès international de Philosophie*, IV, Paris, Colin.

VIE DE PLOTIN

VIE DE PLOTIN3
PLOTIN ET LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS23



© Arbre d'Or, Genève, juin 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Buste de Plotin

Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS / VP

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.